



HAL
open science

**La figure féminine et le roman nouveau de Yi Hae-jo
(1869-1927). Une analyse du Jayujong [La Cloche de la
liberté] et du Sancheon-chomok [Montagnes, rivières,
herbes et arbres]**

Min Sook Wang-Le

► **To cite this version:**

Min Sook Wang-Le. La figure féminine et le roman nouveau de Yi Hae-jo (1869-1927). Une analyse du Jayujong [La Cloche de la liberté] et du Sancheon-chomok [Montagnes, rivières, herbes et arbres]. *Diogène: Revue internationale des sciences humaines*, 2023, n° 277-278 (1), pp.141-160. 10.3917/dio.277.0141 . hal-04544143

HAL Id: hal-04544143

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-04544143>

Submitted on 3 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA FIGURE FÉMININE ET LE ROMAN NOUVEAU DE YI HAE-JO (1869-1927)
UNE ANALYSE DU *JAYUJONG* [LA CLOCHE DE LA LIBERTÉ] ET DU
SANCHEON-CHOMOK [MONTAGNES, RIVIÈRES, HERBES ET ARBRES]

par

MIN SOOK WANG-LE

Où se trouve le point de départ de la modernité en Corée ? La réponse à cette question est délicate, car la modernité constitue une catégorie problématique dans l'histoire de la Corée, en raison du fait que, pendant longtemps, la Corée n'est pas parvenue à construire un État-nation à travers un processus de modernisation autonome. La difficulté à établir des repères chronologiques est en partie aussi liée à la colonisation japonaise (1910-1945). Les tentatives de modernisation du pays n'ont pourtant pas manqué : le mouvement des études pratiques (*silhak* 實學) du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e siècle avait obtenu une large audience auprès des fonctionnaires lettrés à l'esprit pragmatique et novateur, qui y voyaient les moyens d'aboutir à un État moderne ; plus tard, les réformes Gabo (1894), menées par le gouvernement de la dynastie Joseon (1392-1910) entre juin 1894 et août 1895, et qui ont mis en place, en 1896, 208 mesures marquant, au niveau officiel, une rupture avec la tradition confucéenne.

Si la modernité historique est problématique en Corée, la question de la modernité en littérature l'est encore plus. Les historiens et les critiques littéraires ne se sont pas, jusqu'à présent, accordés sur une définition commune car ils n'ont toujours pas résolu la question de l'élaboration d'une chronologie pour cette période en Corée. Il est, cependant, généralement admis que la littérature coréenne moderne naît à la fin des années 1910, notamment avec le Mouvement d'Indépendance du 1^{er} mars 1919, qui prend la défense de l'usage du coréen moderne dans la littérature. Dans le processus de la modernité littéraire en Corée, le problème de la langue est aussi important que le contenu et la forme. Pour les partisans d'une nouvelle littérature, il faut que la conscience moderne soit exprimée en alphabet coréen (*hangeul*) plutôt qu'en écriture classique chinoise (*hanja*), naguère support linguistique de l'ensemble du monde sinisé (Choe 2002 : 342-344).

En Corée, c'est au début du XIX^e siècle que le mot « roman » (*soseol* 小說) devient un terme à la fois général et spécifique, réservé aux œuvres narratives, quelle qu'en soient les langues utilisées (en alphabet coréen ou en caractères chinois), la nature ou la longueur. Les premières apparitions de la fiction de forme classique en Corée furent, d'une part, le *Geumo-sinhwa* 금오신화 [Nouveaux propos du mont Geumo] du lettré Kim Si-seup (1435-1493), écrit en chinois classique à la fin du XV^e siècle (Wang-Le et Wang 2017 : 283-304), d'autre part, le *Hong Gildong-jeon* 홍길동전 [La Vie de Hong Gil-dong] du lettré Heo Gyun (1569-1618), rédigé en alphabet coréen au début du XVII^e, soit plus d'un siècle et demi après l'invention du *hangeul*. Depuis le XVII^e siècle, le *soseol* se développe donc sous deux supports linguistiques. Il a connu un véritable tournant avec la

publication en 1917 du roman *Mujeong* 무정 [Sans cœur] de Yi Gwang-su 이광수 (1892-1950)¹. Cette œuvre, considérée comme le premier roman moderne de l'histoire littéraire coréenne et parue dans un journal sous forme de feuilleton, se distingue des romans classiques tant par le contenu que par la forme. Elle a notamment apporté la preuve que la nouvelle littérature coréenne était capable de produire de « longs romans ». Par ailleurs, le *Mujeong* témoigne d'une meilleure maîtrise de la langue courante dans laquelle sont écrites les œuvres modernes.

Or, entre les romans classiques et le *Mujeong* de Yi Gwang-su, on assiste à l'émergence du « roman nouveau »² (*sin-osoel* 新小説)³ durant la période dite « patriotique des Lumières en Corée » (1905-1910), qui va de la signature du traité d'Eulsa (1905) admettant le protectorat japonais à l'annexion de la Corée par le Japon (1910). Cette nouvelle forme romanesque, située dans une période de transition, ouvre l'histoire de la littérature coréenne moderne. Le terme « roman nouveau » apparaît en 1906, lorsque le *Hyeo-rui nu* 혈의 누 [Les Larmes de sang] de Yi-In-jik 이인직 (1862-1916), publié d'abord sous forme de feuilleton dans le Journal *Manse-Bo* [Longue vie], paraît en volume sous le titre *Sin-soeol Hyeo-rui nu* [Le Roman nouveau *Hyeo-rui nu*]. À cette époque, le terme « roman nouveau », dépourvu d'une connotation conceptuelle, était utilisé par commodité pour se différencier du roman classique dont il garde néanmoins des traces multiples (Kim 1997 : 123). D'autres œuvres qui partagent la revendication de « roman nouveau » paraissent dans la foulée. Parmi celles qui sont les plus représentatives, mentionnons le *Geumsuhoei-rok* 금수회의록 [L'Assemblée des animaux, 1908] d'An Guk-seon 안국선 (1878-1926), le *Jayujong* 자유종 [La Cloche de la liberté, 1910] de Yi Hae-jo 이해조 (1869-1927) et le *Chuwolsaek* 추월색 [La Couleur de la lune en automne, 1912] de Choe Chan-sik 최찬식 (1881-1951). Ces romans, écrits pour la première fois en coréen moderne, se situent à mi-chemin entre le roman ancien et le roman moderne dans leur manière de définir le sujet, de décrire les personnages et de concevoir le déroulement de l'action. Il faut dire que ces premiers textes d'inspiration nouvelle sont souvent maladroits quant à la forme et insipides quant au contenu.

Toutefois, les auteurs du roman nouveau cherchent à se libérer de certains carcans du roman ancien, tels que la rétribution morale, les procédés de composition peu réalistes, la relative concision du texte, la coloration romantique. Parmi eux, Yi In-jik⁴ et Yi Hae-jo⁵, deux écrivains pionniers du genre, si on peut ainsi catégoriser le roman nouveau, utilisent même la langue parlée,

¹ Le *Mujeong* fut d'abord publié en roman-feuilleton de 126 épisodes dans le *Maeil-sinbo* [Le Quotidien *Maeil*], du 1^{er} janvier au 14 juin 1917. En juillet 1918, il est édité par la Maison d'éditions Sin-mungwan (新文館), la plus importante de l'époque.

² Contrairement à Cho Dong-il et Daniel Bouchez (2002 : 357-359), je traduis le terme « sin-oseol » par « roman nouveau » pour le différencier du « nouveau roman » français, mouvement littéraire né dans les années 1950 et dont Alain Robbe-Grillet, auteur des *Gommes* (1953) et de « Pour un nouveau roman » (1963), fut une figure de proue.

³ Il est aussi appelé « roman de la période d'ouverture de la Corée à la civilisation occidentale ».

⁴ Yi In-jik est considéré comme le père du roman nouveau dans l'histoire littéraire coréenne existante. Il est aussi un écrivain représentatif de la littérature pro-japonaise de la période dite patriotique des Lumières. En tant que pionnier du roman nouveau coréen, son roman *Hyeo-rui nu* [Les Larmes de sang] est toujours considéré comme le premier roman nouveau.

⁵ Yi Hae-jo est l'un des pionniers du roman nouveau coréen. Il a contribué à l'établissement du roman nouveau coréen avec Yi In-jik. Auteur de près de 40 œuvres, il est le plus prolifique des écrivains du roman nouveau. Il est aussi traducteur et journaliste.

fait entièrement inédit à l'époque. Ces auteurs ambitionnent avant tout, par le truchement de leurs écrits, de diffuser l'esprit et les mœurs occidentaux auprès de leurs lecteurs. Bien souvent on a affaire à des textes édifiants et cette littérature est qualifiée de « littérature de sermon » parce qu'elle emprunte une conception littéraire pour transmettre plus rapidement et plus efficacement les idées des Lumières sous-tendues par un message politique fort. Durant cette période, sur le plan national, il faut abolir les ordres hiérarchiques et établir un nouvel État-nation, et sur le plan extérieur, instaurer l'autonomie du pays en faisant face aux puissances étrangères. Les romans de la période moderne des Lumières relaient ces préoccupations politiques du pays.

L'une des caractéristiques les plus marquantes du roman nouveau est la prépondérance des personnages féminins qui, dans la plupart des œuvres, occupent le premier plan à la différence des romans classiques dans lesquels le rôle principal était dévolu à un héros masculin. Le personnage central est une femme, tandis que les hommes deviennent périphériques ou même absents de la narration. C'est pourquoi certains critiques n'hésitent pas à qualifier le « roman nouveau » de genre féminin (Geon 2014 : 43). Par exemple, le *Hyeo-rui nu* 血의淚 [Les larmes de sang] et le *Gwi-ui seong* 鬼-聲 [Un Cri de fantôme, 1906-1907] de Yi In-jik, ainsi que le *Hongdohwa* 紅桃花 [Fleur de pêcher rouge, 1908-1910], le *Jayujong* 自由鐘 [La Cloche de la liberté], le *Sancheon-chomok* 山川草木 [Montagnes, rivières, herbes et arbres] de Yi hae-jo placent toutes les protagonistes au centre de l'histoire. Certaines sont des victimes du système polygamique, d'autres jalouses ou libres dans leur quête du désir, d'autres encore refusent d'obéir au système patriarcal et aspirent à un mariage libre... Ces héroïnes s'emparent de l'univers du roman nouveau coréen.

Dans son roman politique *Jayujong*, Yi Hae-jo adopte seulement le point de vue des femmes, sans aucune présence masculine. Il va encore plus loin dans son roman populaire *Sancheon-chomok* en décrivant une femme libre en quête d'un nouvel amour, bien qu'elle soit la concubine d'un riche vieillard. Les femmes choisies par l'auteur se démarquent de la féminité traditionnelle définie par les hommes. Elles ne sont pas passives face à la crise nationale mais expriment activement leurs opinions pour réformer les systèmes discriminatoires. Elles n'hésitent pas à s'affranchir des codes sociaux qui imposent à la femme l'exclusion de l'activité publique. Pour quelles raisons les protagonistes féminines et la narration au féminin ont-elles pu être mises au cœur de l'intérêt public au début de l'ère moderne ? Et quelles sont les caractéristiques de ces femmes sous la plume de Yi Hae-jo ? L'analyse de ses deux romans nous réservera des surprises.

Les femmes inspirées des idées réformistes dans le Jayujong [La Cloche de la liberté]

Le *Jayujong* est un roman nouveau de Yi Hae-jo, paru le 30 juillet 1910 chez l'éditeur Gwanghak-Seopo, un mois avant l'annexion de la Corée par le Japon le 29 août 1910. Bien qu'il soit relativement court (une quarantaine de pages) par rapport aux autres écrits de l'écrivain, c'est son texte le plus marquant : il se distingue à la fois par sa peinture de la société de l'époque et de l'esprit des Lumières et par sa critique de l'ensemble des systèmes hiérarchiques mis en vigueur sous la dynastie Joseon (1392-1910). Considéré comme le roman le plus politique parmi les romans nouveaux consacrés aux débats sur les différents sujets d'actualité de la période dite « patriotique des Lumières » (1905-1910), il traite directement des questions politiques réelles. Il s'agit d'un

roman-débat comportant une discussion des sujets politiques. N'étant pas structuré selon un schéma narratif, le roman se compose d'un compte rendu de réunion. Mises à part quelques lignes descriptives du contexte au début et à la fin du récit, tout l'espace romanesque est occupé par les dialogues entre quatre femmes. Ce roman-débat rédigé dans une ère de profonde mutation en Corée accorde visiblement plus d'importance à une fonction d'éveil de la population, comme le titre (*Cloche de la liberté*) le laisse entendre, qu'à une fonction esthétique.

L'histoire du *Jayujong* commence le 16 janvier 1908 du calendrier lunaire, lorsque plusieurs femmes se réunissent chez Madame Yi Mae-gyeong pour fêter son anniversaire. Seules quatre femmes – Shin Seol-heon, Yi Mae-gyeong, Hong Guk-ran et Gang Geum-un – participent à la discussion, les autres n'étant que spectatrices. Leur conversation se déroule sous forme de table rond, du début de soirée au lendemain matin. Tout se passe dans un espace clos et sur une courte durée.

Madame Shin Seol-heon, une des invitées de Madame Yi Mae-gyeong, dont le mari était titulaire du troisième grade de la dynastie Joseon, ouvre le débat en déplorant la situation actuelle de la Corée. En effet, son pays a perdu sa souveraineté depuis 1905. Face à l'impérialisme japonais, la volonté nationale de lutter pour retrouver la souveraineté devient plus forte. En même temps que les activités des résistants, le mouvement des Lumières a été organisé dans le but de promouvoir la conscience nationale et de construire un État moderne par les réformes et par l'instruction du peuple (Wang-Le 2015 : 53-57). Ce contexte historique influe sur l'intervention de Madame Shin Seol-heon.

Il est clair que les quatre femmes ont conscience des problèmes de l'époque. Madame Shin précise dès le début de son exposé que cela découle de la volonté des femmes traditionnelles de sortir du monde privé et familial et d'entrer dans le domaine public et social. Elle insiste sur l'importance des devoirs de tous, hommes comme femmes, envers l'État en difficulté : « De nos jours, comment les personnes qui ne manquent pas d'yeux et d'oreilles et qui voient et entendent aussi bien que les autres, pourraient-elles simplement se contenter de mener une vie de parasite envers l'État ? » (Yi 2003a : 184)⁶. Ainsi la discussion des quatre femmes se centre-t-elle 1) sur la question des droits de la femme ; 2) sur celle liée à l'instruction pour renforcer l'esprit d'indépendance ; 3) sur l'amélioration des systèmes sociaux pour éclairer le peuple, etc. Ces divers points se traduisent concrètement par une critique de l'inégalité entre les sexes comme entre les classes sociales, et de la discrimination des personnes originaires des trois provinces⁷ et de la discrimination envers les fils de concubines. Leurs discours ciblent la culture, l'idéologie et la morale de l'époque fondées sur le néoconfucianisme.

Il est intéressant de voir que seules les femmes participent au débat. Pourquoi l'auteur a-t-il adopté ce point de vue ? Cette œuvre qui pourrait être pionnière du féminisme, dans la mesure où elle efface totalement la présence masculine, combine les messages du mouvement de récupération de la souveraineté nationale et ceux pour l'émancipation des femmes. Elle témoigne d'une

⁶ Toutes les traductions dans le présent article sont de moi.

⁷ Il s'agit des provinces de Hwanghae-do, Pyeongan-do et Hamgyeong-do, situées au nord-ouest de la péninsule coréenne.

réflexion sur l'échec douloureux des mouvements nationaux de l'époque monopolisés par les hommes (Choe 2002 : 158). Aux yeux de l'auteur, ceux-ci ont perdu leur crédibilité. Il est donc temps d'opérer un changement sociologique radical dans les rôles genrés. Plus fondamentalement, l'auteur adresse une critique cinglante aux diverses formes de mouvements nationaux en utilisant les femmes en guise de porte-parole. Il leur prête sa conception des Lumières à travers les différents discours qu'elles tiennent.

On peut ajouter que le *Jayujong* montre clairement la conscience progressiste des femmes. Yi Hae-jo choisit quatre femmes cultivées, éclairées, voire réformistes. Contrairement à l'image des épouses traditionnelles dépendantes de leur mari et maintenues dans la sphère privée, celles-ci n'apparaissent pas passives et ne partagent pas nécessairement les mêmes idées politiques et sociales que leur époux. Elles expriment leur volonté de participer aux affaires extérieures, voire nationales en exposant leurs idées réformatrices dans les domaines jusque-là réservés aux hommes.

De la liberté à la primauté de l'éducation des femmes

Comme le titre du roman le suggère, la notion de « liberté » est le sujet principal abordé par les quatre amies. Pour Madame Shin Seol-heon, c'est le fondement même de l'humanité. Elle souligne que les droits des femmes font partie des droits humains universels. Être privée de liberté serait pour elle abandonner les droits de l'homme :

Il est rare de naître animal parmi les dix mille choses du monde et il est extrêmement difficile de naître homme parmi des dizaines de milliers d'animaux. Si vous êtes opprimé et que vous perdiez votre liberté, en naissant homme parmi des animaux aussi rares et difficiles à l'être, c'est comme si vous ne remplissiez pas vos fonctions d'homme imparties par le Ciel. À plus forte raison, si vous devenez une femme parmi les humains et que vous étiez privée de votre liberté en étant opprimée par les hommes, comment peut-on ne pas dire que vous abandonnez volontairement vos droits de l'homme parmi les animaux, rares et difficiles à l'être. (Ibid. : 183)

Le droit de vivre libérée de l'oppression des hommes relève d'un devoir mandaté par le Ciel. L'émancipation des femmes revient ainsi à réclamer leur dignité humaine. Afin de trouver cette liberté, les femmes qui mènent une vie de soumission dans une société dominée par les hommes doivent exiger l'égalité des sexes. Madame Shin déplore la vie parasite des femmes complètement dépendantes des hommes, même pour leur survie quotidienne. Elle affirme que l'infériorité des filles est due avant tout à leur impossibilité d'accéder aux études. Elle s'insurge alors contre le système qui les prive d'une éducation identique à celle des garçons :

Étant donné que les femmes ont été aussi traitées comme des bêtes sauvages pendant des milliers d'années en raison de leur manque d'études, la chose la plus urgente pour elles aussi bien dans notre pays que dans d'autres est leur instruction. C'est pourquoi je commence par parler des études. Parmi nos vingt millions d'habitants, [supposons que] dix millions d'hommes sont naturellement diplômés d'écoles prestigieuses et qu'ils peuvent intervenir dans les dix mille affaires dont la politique, le droit, le système militaire, l'agriculture, le commerce et l'industrie, etc. Mais, nous, dix millions de femmes n'avons aucune idée de ce qu'est l'étude et ne comptons que sur les hommes pour nous nourrir et nous habiller. Dans telle situation, comment la

puissance de notre pays ne peut-elle pas ne pas être affaiblie ? Comme le dit un vieil adage, « Même pour un travail facile, c'est toujours mieux d'être à deux ». (Ibid. : 186)

Ici, ne pas donner aux femmes l'accès à l'étude serait non seulement une injustice mais aussi une cause de l'affaiblissement du pays. Comme elles ne peuvent pas participer aux affaires nationales, l'État perd la moitié de la force de sa population. L'accès des femmes à l'instruction est envisagé avec pour objectif le renforcement de la nation. Instruire les femmes est une condition indispensable et un facteur important pour construire un pays riche et puissant.

Les oratrices exigent pour elles l'égalité dans les études qui est le fondement de la gouvernance du pays car l'homme et la femme ne doivent pas entretenir une relation de domination-subordination mais un rapport de coopération mutuelle. Dans ce sens, elles ne s'orientent pas vers un féminisme radical mais aspirent à promouvoir les droits des femmes par l'amélioration de leur condition.

Madame Yi Mae-gyeong, maîtresse du lieu de la discussion, évoque la condition des femmes telle que stipulée par les deux Classiques confucéens, le *Yegi* 禮記 [Mémoires sur les rites] et le *Sijeon* 詩傳 [Commentaire au Classique de la poésie]. Renvoyant les femmes à des fonctions domestiques, les idéologies confucéennes entérinent une discrimination violente à leur égard. Les femmes sont ici cantonnées dans les tâches culinaires de base :

Les hommes se rencontrent souvent pour échanger leurs connaissances, mais nous, les femmes, devons nous contenter d'une seule rencontre et ce même de façon imprévue. Il est dit dans les *Mémoires sur les rites*, « les femmes restent à l'intérieur [du foyer] ; elles ne parlent pas des choses extérieures⁸ ». Il est dit dans un commentaire du *Classique de la poésie*, « les femmes ne préparent que de l'alcool et du riz⁹ ». Par conséquent, les femmes naissent, grandissent et vieillissent au sein des quatre colonnes [d'une maison] comme auprès d'un précipice entouré des couches de roches escarpées. Même si elles ont le talent d'un Sima Qian¹⁰, elles ne peuvent avoir des connaissances tant qu'elles ne voient pas ni n'entendent réellement, n'est-ce pas ? (Ibid. : 185)

Ces deux Classiques chinois ont servi à encadrer la condition des Coréennes de la dynastie Joseon, réduites à la domesticité au profit du confort de leur époux et de leurs beaux-parents.

Il est à noter que l'amélioration de la condition féminine que défendent les quatre protagonistes est en corrélation avec la société. On sait que l'idéologie confucéenne privilégie une conception de « bonne mère et épouse vertueuse » (*hyeon-mo-yang-cheo* 賢母良妻). Le confucianisme a connu des excès concernant les femmes. La phallocratie, que « certaines appellent aussi l'androcratie ou le système patriarcal, n'est pas uniquement une domination. C'est aussi un système qui utilise soit ouvertement soit de façon subtile tous les mécanismes institutionnels et idéologiques à sa portée [...] » (Michel 1998 : 5-6). Dans le système politique et social fondé sur l'idéologie

⁸ Ces deux phrases se trouvent séparément dans les *Mémoires sur les rites*, chapitre « Neize » 內則 (Règles intérieures).

⁹ Le vers est tiré du poème « Sigan » 斯干 de la section « Xiaoya » 小雅 (Petites odes) du *Classique de la poésie*.

¹⁰ Né en 145 av. J.-C. et mort en 86 av. J.-C., Sima Qian est un grand historien des Han occidentaux, auteur des *Mémoires historiques* (*Shiji*).

néoconfucéenne, les femmes étaient exposées à la répudiation notamment si elles se révélaient stériles, *faute* la plus grave. Parmi les six autres motifs de répudiation (*chilgeo-jiak* 七去之惡), figuraient la désobéissance aux beaux-parents, la jalousie, une maladie incurable, le bavardage, le vol, la débauche. Ces règles provoquèrent de nombreux drames intimes, les femmes de Joseon subissant directement les conséquences de la stérilité, la maladie incurable et la jalousie.

Madame Yi Mae-gyeong dénonce cette violence provoquée par les préjugés sur les femmes de la société machiste. En effet, leur soumission excessive les empêche de se réaliser. Elles finissent par ignorer jusqu'à la provenance du riz et des poissons qu'elles préparent tous les jours et sont traitées par leur mari comme des esclaves sans volonté ni subjectivité, au point de perdre leur humanité :

De ce fait, puisqu'elles se sentent faibles physiquement et qu'elles deviennent ignorantes, elles ne savent pas sur « quel arbre » le riz pousse et dans « quelle montagne » on pêche une dorade¹¹. En s'accordant seulement à l'humeur du chef de la famille, elles s'assoient quand celui-ci leur demande de s'asseoir et elles se mettent debout quand il leur demande de se lever. Elles apparaissent vraiment comme un coussin dossier et un oreiller de bois à tiroir habillé. Comment peut-on les appeler « un être humain » ? (Ibid. : 185)

L'immobilisme et le sédentarisme réifient les femmes. La subordination est légitimée par leur supposée infériorité physique et intellectuelle. Au lieu de se construire en tant qu'individus, elles effectuent leurs activités, ont des pensées et une manière de vivre conformes aux désirs des hommes. C'est une vie qui n'est pas digne de celle réservée à un être humain.

Comme le dit Simone de Beauvoir (1908-1986), « On ne naît pas femme : on le devient » (Beauvoir 1986 : 13). L'enfermement au sein du foyer est la principale cause de leur ignorance de la réalité et celle de l'atrophie de leur capacité de perception du monde réel. Confinées à des rôles domestiques autour de la maternité, les femmes ignorantes ne font qu'accumuler des inepties comme le remarque une des protagonistes :

Elles se considèrent comme épouses sages ou de bonne conduite. Or, comme elles ont en réalité un mauvais caractère et une mauvaise conduite, les maux incurables de toutes sortes, envier une concubine de leur mari, créer la désunion entre les proches, organiser les rituels chamaniques, se rendre dans un temple pour offrir une offrande au Bouddha, sont plus fréquents chez les soi-disant épouses d'une grande famille renommée. La morale familiale s'effondre et la cupidité comme une bête sauvage ou le désir obscène montent de plus en plus en puissance. Il paraît que cela concerne uniquement les affaires familiales mais son influence se répand en réalité dans tout le pays. Comment ne pas déplorer [cette situation] ? (Ibid. : 185-186)

L'ignorance ne se rapporte pas seulement aux femmes des classes modestes mais aussi à celles des classes supérieures. Les éclairer et les éduquer est fondamental. Pour les quatre femmes, c'est une question dont dépendent l'intérêt et l'avenir de la nation. Ce sont les femmes qui mettent au

¹¹ Il s'agit très probablement d'un trait d'ironie de la part de l'auteur.

monde et forment tous les dirigeants du pays. Elles sont mères du premier ministre, des ministres, des gouverneurs et des talents qui pourraient apporter leur contribution au développement de l'État (Ibid. : 186).

Relevons, dans les arguments avancés, leur souhait d'abolir le système éducatif traditionnel fondé sur l'usage du chinois classique. La difficulté d'accès des femmes à l'instruction est liée, d'une part, à l'inégalité entre les filles et les garçons, et d'autre part, à l'usage de l'écriture chinoise. Madame Gang Geum-un réclame ainsi la réforme du système de l'éducation et des méthodes scolaires. Elle critique l'utilisation des manuels d'histoire chinoise compilés en Chine. Elle conteste l'attitude des lettrés coréens imprégnés de sinisme : « Les lettrés connaissent l'histoire et la géographie chinoises mieux que celles de Joseon. Ils discutent de l'essor et du déclin d'un autre pays, la Chine, sans même penser à la prospérité de leur propre pays. Comment peuvent-ils développer une politique basée sur la réalité du pays, étant devenus des personnes qui n'ont rien vu de plus loin que cloche de leur village ? » (Ibid. : 188). Ces lettrés, qui lisent et écrivent en caractères chinois, s'approprient les études pour eux seuls. Les manuels en coréen sont alors nécessaires pour faciliter l'apprentissage des femmes qui ne sont pas marquées par un esprit sinisé (Ibid. : 191).

L'usage de l'écriture chinoise, privilège de l'élite masculine, est ici directement mis en cause, puisque s'opposer à la vulgarisation du savoir visait à exclure du système des franges entières de la population, en particulier les femmes. L'auteur délègue à juste titre sa critique de la domination culturelle et linguistique masculine – le « capital symbolique » pour citer Pierre Bourdieu – à une voix féminine dans son ouvrage. Si Madame Gang préconise une rupture complète avec la méthode d'éducation dépendante de la Chine pour promouvoir l'usage généralisé de la langue coréenne, Madame Hong Guk-ran souligne le danger de faire disparaître aveuglement l'emploi des caractères chinois dans l'immédiat. Elle soutient l'idéologie réformatrice consistant à réformer les mauvaises pratiques existantes étape par étape plutôt que de rompre de manière brutale avec la tradition.

De cette manière, l'idée de l'égalité dans l'instruction constitue l'un des thèmes majeurs de la discussion entre les quatre femmes. Afin de mettre en avant une nouvelle conception éducative, elles soulignent la nécessité d'études modernes pour le développement de la nation. Pour elles, sans l'élargissement de l'usage de la langue coréenne, il n'y a pas d'amélioration possible de l'instruction des femmes, ni de la méthode de formation des enfants.

Ces femmes, inspirées par les idées réformatrices, remettent en question toutes les pratiques sociales et éducatives, conçues et instaurées par les hommes, dans la société coréenne d'alors. Elles défendent également les droits de l'homme au-delà des droits des femmes. Elles s'attaquent avec véhémence à tous les systèmes discriminatoires qui reposent sur la stratification sociale. La prise de conscience de la réalité historique par l'auteur et ses personnages est la clef de voûte d'une recherche des moyens de surmonter la crise que connaît le pays face à sa perte de souveraineté nationale. Le bien-être de l'individu et sa liberté, bien qu'au cœur du récit, s'effacent devant ce sentiment nationaliste. C'est pour cette raison que le *Jayujong* a été interdit à la vente par le gouvernement général japonais de Corée après l'annexion de la Corée en 1910 (Geon 2003 : 398).

Femme libre dans le Sancheon-chomok [Montagnes, rivières, herbes et arbres]

Auteur prolifique, Yi Hae-jo recourt à deux fonctions du roman : une, morale, pour l'édification sociale incarnée par le *Jayujong* et l'autre, divertissante, représentée par le *Sancheon-chomok*¹². Le premier diffère du second tant par le contenu que par la forme romanesque, bien qu'ils aient été publiés la même année : 1910. À la différence du *Jayujong* dans lequel l'auteur exprime sa pensée des Lumières, le *Sancheon-chomok* ne manifeste aucune tendance politique ni idéologique. Il met l'accent sur la relation amoureuse entre un jeune aristocrate et la concubine d'un commandant de police retraité. Son réalisme, proche de celui d'un roman moderne, genre qui apparaîtra en Corée dans les années 1920, soit plus de dix ans après sa parution, est remarquable. En d'autres termes, ce roman nouveau revêt plusieurs caractéristiques de la fiction moderne. Avec ses soixante-dix pages environ, le *Sancheon-chomok* s'apparente à une nouvelle, dont la référence est le *Manse-jeon* 만세전 [Des Hourras, 1922-1923] de Yeom Sang-seop 염상섭 (1897-1963), un des trois écrivains les plus représentatifs du roman moderne.

La temporalité du roman est rythmée par une alternance (présent-passé-présent) rompant avec la linéarité temporelle. La narration, condensée et dépourvue de détails inutiles, s'articule autour d'un seul événement : une liaison adultère, relatée de manière dynamique à la troisième personne par un narrateur omniscient. L'intrigue répond à un enchaînement d'événements découlant les uns des autres à l'exclusion des contingences qui peuvent survenir dans d'autres romans nouveaux. Pour souligner l'effet de causalité, Yi Hae-jo utilise dès l'ouverture, et de manière inédite pour l'époque, un procédé métonymique qui annonce la suite, on y reviendra. De plus, l'auteur ne propose pas de solutions, quelle que soit leur nature, aux difficultés rencontrées par les protagonistes. Le dénouement est réaliste et marque une distance nette avec un idéalisme, caractéristique des romans classiques et nouveaux et que pratique Yi Gwang-su, auteur du premier roman moderne coréen *Mujeong* [Sans cœur]. Place est laissée à l'imaginaire du lecteur sans proposition d'une réconciliation forcée entre les personnages.

Le plus exceptionnel tient à l'apparition d'une protagoniste originale et excentrique. Dépeindre les relations amoureuses des personnages en révélant les mœurs sexuelles de l'époque par la voix d'un personnage féminin est un cas rare parmi les romans nouveaux. En effet, le comportement des héroïnes dans les romans coréens obéit généralement aux normes confucéennes comme celle de la fameuse Chunhyang¹³ qui a tenu sa promesse avec son fiancé, jeune noble du nom de Yi Doryeong en résistant à la tentation du seigneur de son village. C'est une norme vertueuse imposée aux femmes coréennes (Choe 2002 : 161). Yi Hae-jo choisit une héroïne appelée Gangneung-jip qui est en quête d'un désir extrême et qui rompt totalement avec les conventions des romans existants centrés sur le mariage et la fidélité. Il s'agit d'une protagoniste, différente de celles des autres romans nouveaux comme le *Hyeo-rui nu* [Les Larmes de sang] de Yi In-jik dans lesquels les jeunes

¹² Lors de sa publication sous forme de feuilleton dans le journal *Daehan-Minbo* 大韓民報 [Peuple de l'empire Daehan], du 10 mars 1910 au 31 mai 1910, le roman prit le titre de *Pakjeonghwa* (薄情花) [Une Femme frivole]. Lorsqu'il parut en un seul volume en 1912 chez l'éditeur Yuil-Seogwan (唯一書館), le titre devint *Sancheon-chomok*, plus neutre, pour sans doute éviter la censure.

¹³ Chunhyang est l'héroïne du *Chunhyang-jeon* [L'histoire de Chunhyang, fin XIX^e s.] qui représente la vertu et la fidélité dont toutes les femmes devaient témoigner à l'époque de Joseon.

femmes célibataires jouent en général le rôle principal. Celles-ci surmontent divers obstacles sociaux qui menacent leur chasteté et parviennent à la réussite sociale par le mariage, lequel apparaît, dans les romans de la génération précédente symbolisés par le *Chunhyang-jeon* [L'histoire de Chunhyang], comme le but suprême. Ces protagonistes s'inscrivent dans des romans appartenant au genre populaire qui « reflète le code des valeurs sociales de l'époque, mais dont l'image ne se crée pas sans déformation, exagération ou, au contraire, minoration de certains éléments. Les personnages de jeunes filles, principaux ou secondaires, ont toujours un caractère d'exemplarité » (Hustache 2009 : 28-29).

Le mariage constituait l'événement le plus déterminant du destin d'une femme dans la société coréenne où le système des classes sociales était rigoureusement appliqué. Après le mariage, il lui était demandé de se conformer à l'ordre social et familial, la fidélité étant la plus haute vertu pour les femmes célibataires et mariées. Mais la protagoniste du *Sancheon-chomok*, initialement soumise à son statut de concubine d'un vieux mari, s'abandonne sans réticences à un amour passionnel pour un jeune homme. Elle n'est pas une réformatrice ni une militante mais une femme libre, fidèle à son sentiment et à son désir.

Une protagoniste à l'écoute de sa passion

L'héroïne est appelée « Gangneung-jip », ce qui signifie littéralement « femme d'origine de la région Gangneung ». Comme les autres femmes coréennes mariées, on lui a attribué une appellation qui lui retire son nom et son prénom. Son identité individuelle est ainsi réduite à son lieu d'origine. Le suffixe « jip 집 » (« maison »), omniprésent dans les appellations des femmes mariées, révèle en outre les limites du périmètre de sa vie, restreintes à l'intérieur de la maison.

La jeune Gangneung-jip, âgée de seize ans, a mené une vie dissolue avant le mariage et se laisse tenter par des liaisons extraconjugales même après son union. Elle ne se conforme évidemment pas au code moral de l'époque. Elle devient la concubine d'un vieillard riche, une destinée réservée à une fille impure et ayant ses parents à charge. Mais elle doit faire face au jeu de séduction de Yi Si-jong, un jeune coureur de jupons qui éveille à nouveau son désir sexuel.

L'intrigue se focalise sur la relation triangulaire entre les trois principaux personnages : Yi Si-jong, Gangneung-jip et son mari Park Chamryeon¹⁴, ancien officier de police. Le moteur de la narration provient du désir du jeune Yi pour l'héroïne et de l'attachement des deux hommes pour elle tandis que le noyau de l'histoire se concentre sur les incidents que traverse l'héroïne après avoir volontairement quitté le domicile conjugal.

Yi Si-jong est le descendant d'une famille traditionnelle renommée. Séducteur invétéré et lubrique, il se livre sans vergogne à la débauche avec la bénédiction de son opulente famille pro-japonaise. Son désir sexuel s'intensifie devant toutes les belles femmes, qu'elles soient mariées, courtisanes ou prostituées (Yi 2003b : 223-224). L'héroïne n'échappe pas non plus à sa soif de conquête. En effet, Yi Si-jong est charmé au premier regard par la beauté exceptionnelle de l'héroïne. Pour la conquérir, il complotte avec une jeune entremetteuse du nom de Shin Mama, qui

¹⁴ Chamryeon (commandant de police) est un poste militaire nouvellement créé selon le système militaire reorganisé lors des Réformes Gabo (1894-1896).

lui a auparavant présenté d'autres femmes pour des aventures sexuelles, et cela bien que l'héroïne soit la concubine d'un ami de son père. En contrepartie de cette collaboration, elle obtient des récompenses matérielles.

Gangneung-jip est une fille pieuse envers ses vieux parents. Après être devenue la concubine de Park, elle ne prête aucune attention aux autres hommes. C'est pourquoi Shin Mama refuse au début de la piéger :

À l'origine, elle se comportait déraisonnablement à cause de ses pulsions sexuelles. C'est impossible dans l'état actuel des choses. En effet, non seulement sa mère et son père l'empêchent de faire un faux pas en la surveillant très attentivement depuis qu'ils l'ont confiée à Park Chamryeong, grâce à qui ils peuvent manger et s'habiller, mais aussi elle ne jette même pas un coup d'œil sur le visage des autres hommes, après sa décision de devenir sérieuse. Eh ! arrêtez de me parler des choses inutiles, s'il vous plaît ! Mais je vous propose plutôt de coucher avec moi, si vous avez envie d'un rapport sexuel. (Ibid. : 227)

En tant que seule enfant sur qui les parents peuvent compter pour subvenir à leurs besoins, elle doit endurer une vie de concubine sans amour, mais stable. Elle sait aussi apprécier la qualité de son mari, âgé mais généreux :

Ma chère amie, ne dites pas ça. De nos jours, qui peut prendre en charge à la fois sa femme et les parents de celle-ci ? Pensez-vous vraiment que j'aime vivre avec un vieux mari, moi si jeune ? Mon Dieu ! Ma mère et mon père m'ont suivie, sans d'autres enfants sur qui compter pour leur vieillesse. [...] C'est grâce à la générosité de mon vieux mari qu'ils vivent bien à ce jour sans aucune difficulté. Si j'oublie ses bienfaits et pense à un autre homme, parce qu'il est vieux, ma chère amie, ne serais-je pas frappée par la foudre du ciel bleu-noir ? Dans la longue nuit du solstice d'hiver et lors de la pleine floraison des fleurs de pêcher et de prunier stimulée par le vent d'est en mars, je dois en un seul jour résister plusieurs fois aux tentations. Cependant, compte tenu de la situation, j'ai décidé de ne pas changer d'avis en serrant les dents. (Ibid. : 241-242)

Même si le désir sexuel la submerge au cours de la longue nuit solitaire du solstice d'hiver ou la saison de floraison, elle contrôle ses émotions pour ne pas succomber à l'infidélité. Or, renoncer à l'amour, c'est pour elle renoncer à être soi-même. Si Shin Mama ne l'avait pas conduite vers le monde extérieur où elle s'est libérée de son désir refoulé avec un don Juan, l'héroïne aurait continué à mener une vie stable de concubine. En effet, ne pouvant repousser les requêtes insistantes de Yi Si-jong, l'entremetteuse organise une rencontre, prenant pour prétexte de lui faire visiter le théâtre Yeonheungsa, lieu où il déploie son jeu de séduction sur les femmes.

D'ailleurs, le roman fournit des détails sur cet espace. La description expressive du paysage devant le théâtre Yeonheungsa dans l'incipit est annonciatrice du déroulement de l'histoire. L'incipit dépeint les personnages à travers le mouvement des deux astres principaux, soleil et lune, qui symbolisent réciproquement la masculinité et la féminité :

Le soleil qui se couche sur le col Dunggu-jae¹⁵ descend précipitamment et semble regarder tous les gens pour leur dire : « Restez en paix toute la nuit. Je reviendrai demain. » Et puis, une lune brillante se lève brusquement sur le flanc de la montagne Naksan¹⁶. À peine le clair de lune pénètre à moitié dans la cour d'est du parc Tapgol, on commence à battre sans réfléchir un tambour en forme de sablier, un tambourin, un gong et de petites cymbales suivis des sons retentissants d'une trompette. C'est le cortège d'une fanfare bruyante animée tous les jours à cette heure-ci par le théâtre Yeonheungsa situé au quartier Sadong pour rassembler le public. (Ibid. : 221)

L'apparition de la lune coïncide avec celle de l'héroïne devant le théâtre où Yi Si-jong l'attend impatiemment. Dans ce théâtre, lieu de passions, de complots et de vices, Gangneung-jip ne réussit pas à résister et finit par céder à l'adultère. C'est l'endroit qui « dévoie les épouses et les jeunes avec des histoires obscènes, au lieu de donner les pièces de théâtre qui peuvent servir à améliorer les coutumes ou à développer les connaissances » (Ibid. : 222). Pour les femmes, c'est un espace piège par excellence.

Après cette entrevue clandestine avec Yi Si-jong, Gangneung-jip se transforme. Elle n'est plus résignée à la vie de concubine par une obligation morale forcée et une gratitude envers son époux. Tombée follement amoureuse du jeune Yi, elle renonce à sa vie stable mais prosaïque auprès d'un vieux mari. Entre le devoir et l'amour, elle opte pour une existence romantique et lyrique. L'adultère représente pour elle une rencontre authentique avec soi-même et le recouvrement de son identité première ; ainsi échappe-t-elle aux contraintes que lui imposait sa vie de concubine.

De là, une relation triangulaire s'établit entre Gangneung-jip, Yi Si-jong et son mari Park Chamyeon. Yi Si-jong brise la relation binaire de l'héroïne et son mari, désormais relégué au statut de tierce personne et qui essaie de distordre la relation binaire formée par l'héroïne et Yi Si-jong. Quant à Gangneung-jip, elle aspire à vivre avec son jeune amant et quitte volontairement son domicile pour le rejoindre. Elle va jusqu'à se déplacer d'une ville à l'autre pour brouiller sa piste. Son mari ne laisse en effet pas libre cours à la révolte de sa concubine, en quête de liberté, et mobilise tous ses serviteurs et servantes en les envoyant aux quatre coins du pays pour la retrouver (Ibid. : 245). Son statut noble et privilégié lui a d'ailleurs permis d'organiser une enquête sur les pistes de sa concubine avec mise à prix, en faisant appel à tous les proxénètes masculins et féminins de Séoul, qui sont toujours les premiers à connaître toutes les rumeurs (Ibid. : 247).

Mais c'est finalement son père – au courant de la localisation de sa fille grâce à une lettre qu'elle lui a elle-même écrite – qui la retrouve, après bien des péripéties. Cependant, elle refuse catégoriquement de reprendre sa vie d'antan. À son père, elle annonce que sa vie conjugale n'est pas vraiment garantie auprès d'« un vieux mari courbé qui peut mourir du jour au lendemain » (Ibid. : 262). Dans l'incertitude de l'avenir et l'absence de toute garantie, elle tend à se projeter dans une nouvelle relation affective qu'elle croit plus stable. Son désir pour le jeune Yi donne du sens à sa vie sacrifiée par devoir filial et réaffirme son identité de jeune femme de seize ans.

¹⁵ Col Dunggu-jae est un col situé à l'extérieur de la Porte Seodaemun à Séoul.

¹⁶ Montagne Naksan est située à l'est de Séoul et signifie une montagne qui ressemble au dos d'un chameau.

Cependant, Gangneung-jip n'a d'autre choix que de retourner chez son mari à cause de son père qui la menace en s'automutilant devant elle. Sa première fugue se solde ainsi d'un échec.

Toutefois, elle parvient à tourner la situation à son avantage car le mari, sincèrement épris, est prêt à faire des concessions et lui propose de reprendre leur vie commune sans lui garder grief de son comportement. Or, loin de lui savoir gré de sa générosité, Gangneung-jip lui reproche d'avoir tout fait pour la récupérer et lui exprime sans ménagement sa haine et sa rancœur : « Pourquoi m'avez-vous amenée ici ainsi ? [...] Quel mauvais *karma* avez-vous eu avec moi dans une vie antérieure ? Pourquoi m'avez-vous ramenée, moi qui ne voulais plus rester avec vous, en harcelant même mes vieux parents ? » (Ibid. : 263). Ces retrouvailles traduisent un changement, voire un renversement du rapport de force entre homme et femme dans la relation amoureuse, eu égard à l'époque concernée. Il est clair que ce n'est pas le statut social, ni la différence de sexes qui conduisent le mari à cet aveu de faiblesse mais la grande différence d'âge dans le couple. Il s'agit d'un refus du corps vieillissant par un jeune corps séduisant.

De toute évidence, Gangneung-jip n'est pas une femme instrumentalisée par le système androcentrique dicté par les codes confucéens. C'est un individu doté d'un corps désirant et désiré. Pour satisfaire son désir, elle va jusqu'à tenter d'empoisonner son époux qui constitue un obstacle à sa liberté. Si sa tentative d'empoisonnement échoue, elle parvient à s'évader pour la deuxième fois pendant l'absence de son mari. La fugue lui paraît encore la seule solution pour assumer son désir de rester auprès de son jeune amant Yi Si-jong.

Il est significatif que les raisons de ses deux fugues, la première spontanée et la seconde planifiée, surviennent en raison de la séduction d'un homme. Elle a l'audace de détruire tout ce qu'elle possède, y compris les sentiments de son vieux mari pour elle. L'histoire se présente comme une quête obsessionnelle menée par l'héroïne qui s'adonne à sa nouvelle relation amoureuse. Sauf que libérée des liens matrimoniaux, elle semble esclave de son amour pour un séducteur sans foi ni loi qui n'a rien d'un prince charmant. Bientôt, elle se verra pourtant délaissée par son amant, lancé dans une nouvelle conquête. Alors qu'elle s'acharne à trouver un moyen de s'évader pour vivre avec lui, la réalité se modifie depuis son absence auprès de lui.

Les amants se voient à peine : la présence de Yi Si-jong se fait rare et l'héroïne est contrainte à rester cachée et enfermée, une contrainte bien paradoxale par rapport à son désir de liberté. Gangneung-jip, abandonnée par son séducteur, s'abandonne elle-même au désespoir et au regret en disant « Oh, mon Dieu ! C'est moi qui suis une traîtresse, c'est moi qui suis une voleuse ! Puisque, aveuglée par cette mauvaise personne, j'ai trahi Park Chamryeon qui est juste vieux mais qui m'est si généreux et gentil, comment le Ciel pourrait-il rester indifférent ? Aujourd'hui, je mérite d'être méprisée.. » (Ibid. : 275). Sa déception amoureuse s'exprime enfin par le ressentiment et la malédiction : « Mais fais attention ! Puisque tu me méprises comme ça, après m'avoir installée dans cette maison en me demandant de quitter mon domicile, après m'avoir entièrement dérangée, je mourrai par mes péchés impardonnables mais toi aussi penses-tu que tu pourrais mourir paisiblement après avoir mené une vie confortable ? Ça suffit comme ça ! Au lieu de souffrir à cause d'un salopard comme toi, je retournerai chez mon mari qui n'arrive pas à m'oublier » (Ibid.). La trahison de l'amant, la rupture et le sentiment de culpabilité grandissant accule l'héroïne à reprendre le chemin du foyer conjugal car elle se retrouve sans ressources.

L'histoire se termine avec le retour volontaire de Gangneung-jip à la maison de Park Chamryeong, son mari, qui ne l'accueille pas cette fois-ci à bras ouverts. Celui-ci est dégoûté par la tentative de meurtre qu'il a découverte plus tard et est également déçu de sa seconde fugue. Il n'assure que ses besoins quotidiens et refuse de la voir. L'héroïne est confrontée alors à une double perte (celle de son amant et de son mari) et voit la relation triangulaire amoureuse organisée autour d'elle complètement détruite. Le principal responsable est évidemment Yi Si-jong qui, en dépit d'un comportement répréhensible, ne subit ni le blâme de la société ni celui de son entourage. En revanche, l'héroïne se retrouve seule et isolée, voire ostracisée. La « liberté sexuelle, autrement dit la possibilité pour une femme de vivre pleinement une vie amoureuse extraconjugale, n'en demeure pas moins dans la société traditionnelle une transgression, qui se paie par la mise à l'index et l'exclusion hors de la vie sociale, allant de la mauvaise réputation à la répudiation légale » (Heinich 2018 :135). Ici, on constate que ce n'est pas le système qui fait échouer l'aventure de l'héroïne. C'est Yi Si-jong qui est moralement corrompu au point d'inciter la concubine d'un ami de son père à avoir une liaison. À travers ce personnage, l'auteur « critique les mœurs de l'époque où les gens s'engagent dans la voie de la débauche pour la richesse personnelle et le plaisir en ignorant la situation de crise nationale. Son mode de vie reflète le libertinage de la classe dirigeante pro-japonaise de l'époque » (Geon 2003 : 402).

Les figures féminines deviennent omniprésentes sinon dominantes dans les romans nouveaux coréens. L'absence des hommes ou leur réduction à un rôle secondaire permettent de nous demander s'il faut y voir une sorte de castration. Si l'on accepte que l'homme symbolise le pouvoir, celui de l'État, on peut considérer qu'il est banni dans cet espace romanesque depuis la perte de la souveraineté du pays. Le patriarcat des années 1900 reste symbolique et impuissant. Puisque la société devait gommer la présence du père ou faire taire l'homme, il fallait reconstruire autour de la femme le nouveau symbole de la famille et de la nation. Un nouvel ordre social était requis pour remplacer l'ordre patriarcal. La présence écrasante des protagonistes féminines et la domination de la narration au féminin qui caractérisent les romans nouveaux témoignent de ce contexte historico-politique.

Dans le *Jayujong*, ce sont les femmes qui mènent seules la discussion sur la situation contemporaine du pays. Certes, on n'a pas affaire à un féminisme affirmé par l'auteur. Mais celles qu'il a choisies comme porte-parole expriment fidèlement ses idées modernistes relatives aux droits des femmes et à l'amélioration de leur condition. Ces quatre oratrices défendent avec ardeur l'égalité et la liberté pour l'ensemble des citoyens. Force est de constater que l'auteur nous a fait entendre seulement les voix féminines de la classe dirigeante. C'est là que résident les limites de sa pensée des Lumières qui s'adressent à la classe noble éclairée et non à la population entière.

L'héroïne du *Sancheon-chomok* a une personnalité unique et constitue un hapax dans le roman nouveau. Elle s'incarne en une personne qui possède un esprit à la fois libre et « immoral » du point de vue des codes sociaux de l'époque. Il va de soi que Yi Hae-jo crée l'héroïne selon une approche dichotomique entre le bien et le mal, et entre l'innocence et la dépravation. Mais dans une perspective plus moderne qu'est la nôtre, on peut la considérer comme un personnage courageux

qui ose s'opposer aux conventions établies et briser les tabous autour de la femme et de la féminité. Elle ressemble à bien des égards à l'Emma Bovary de Flaubert. Elle a su écouter son désir de se libérer d'une vie prosaïque en assumant une liberté individuelle, bien qu'elle soit une concubine. C'est pourquoi le sens de la modernité du *Sancheon-chomok* dépasse celui de la pensée des Lumières qu'expriment les romans nouveaux coréens dans la première décennie de XX^e siècle.

Min Sook Wang-Le
(Université Jean Moulin Lyon 3, IETT)

Références

Badinter, É. (1986) *L'un est l'autre. Des relations entre hommes et femmes*. Paris : Éditions Odile Jacob

Cho, Dong-il et Bouchez, D. (2002) *Histoire de la littérature coréenne, des origines à 1919*. Paris : Fayard.

Choe, Won-sik (2002) *Hanguk gyemongjui munhaksa-ron 한국계몽주의 문학사론* [De l'histoire de la littérature des Lumières en Corée]. Séoul : Somyeong Chulpan.

De Beauvoir, S. (1986) *Le Deuxième Sexe*, t. II. Paris : Gallimard « collection Folio Essais ».

Geon, Bodeurae. (2014) *Sin-oseol, eoneo-wa jeongchi* 신소설, 언어와 정치 [Le Roman nouveau, son langage et son caractère politique]. Séoul : Somyeong Chuphan.

Geon, Young-min (2003) « Commentaire du *Jayujong* », in *Hanguk sin-oseol seonjip* 한국신소설 선집 [Anthologie de romans nouveaux coréens], t. V. Séoul : Séoul National University Press.

Heinich, N. (2018) *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris : Gallimard « collection Tel ».

Hustache, P. (2009) *Destins de femmes dans le roman populaire en France et en Angleterre au XIX^e siècle*. Paris : Éditions Dittmar.

Kim, Young-min (1997) *Hanguk geundae soseol-sa* 한국 근대소설사 [Histoire de la littérature coréenne moderne]. Séoul : Sol.

Michel, A. (1998) *Le féminisme*. Paris : Puf « Que sais-je ? ».

Yi Hae-jo (2003a) « *Jayujong* » 자유종 [La Cloche de la liberté], in *Hanguk sin-oseol seonjip* 한국신소설 선집 [Anthologie de romans nouveaux coréens], t. V. Séoul : Séoul National University Press.

Yi Hae-jo (2003b) « *Sancheon-chomok* » 산천초목 [Montagnes, rivières, herbes et arbres], in *Hanguk sin-oseol seonjip* 한국신소설 선집 [Anthologie de romans nouveaux coréens], t. V. Séoul : Séoul National University Press.

Wang-Le, M. S. (2015) « Réception de Rousseau en Corée de 1896 à 1945 », *Rousseau en Asie, Rousseau Studies*, n° 3. Genève : Slatkine.

Wang-Le, M. S. et Wang, F. (2017) « L'univers fantasmagorique dans le *Geumo-sinhwa* [Nouveaux Contes du mont de la Tortue d'or] de Kim Si-seup (1435-1493) », dans M.

Laureillard et Vt. Durand-Dastès (dir.), *Fantômes dans l'Extrême-Orient d'hier et d'aujourd'hui – Tome 1*, <https://orcid.org/0000-0002-5660-3105>

Wang-Le, M. S. (2019) « Conflit entre la spiritualité et la vie séculière : l'identité des femmes chamanes modernes selon l'écrivain Kim Dong-ri (1913-1995) », dans Cl. Dodane et J. Estran (dir.), *Genre et tradition(s), Regards sur l'Autre et sur Soi au XX^e siècle*. Paris : L'Harmattan.